

E.L.3 : René BARJAVEL, *Ravage*, 1943

Juin 2052. Dans une société entièrement organisée autour des technologies et de l'énergie atomique, une catastrophe provoque la disparition de l'électricité et l'arrêt de toutes les machines, déclenchant une série de désastres. Les personnages principaux tentent de quitter Paris pour gagner le sud de la France. Jérôme Seita est le directeur d'une grande société de télécommunication.

Jérôme et Blanche gagnèrent la porte du garage.

Un soleil énorme montait à l'horizon, juste en face d'eux, et versait une lumière rouge sur la terrasse ravagée.

5 Une trentaine d'avions de toutes dimensions, et trois bus, s'étaient écrasés sur la terrasse, avaient éclaté comme des grenades. Le choc avait projeté en tous sens leurs débris et les restes broyés de leurs occupants. Leur plastec, moins épais que celui des wagons suspendus, n'avait pas résisté. Les quelques bâtiments en superstructure qui se dressaient sur l'immense surface plane n'avaient presque pas souffert. Seule, la gare d'aérobuses était entièrement broyée. A la place de la vaste bâtisse, les jeunes gens ne virent plus qu'un amas de décombres, ciment, fer et fragments de
10 plastec mêlés et teints en couleur d'incendie par l'étrange lumière du soleil.

Quelques centaines de personnes cherchaient en vain des survivants au milieu des débris.

Les jeunes gens, bouleversés, revinrent vers Gaston. Celui-ci avait renoncé à faire partir le moteur.

15 Ce que Seita venait de voir sur la terrasse l'avait enfin convaincu de la gravité de la situation. Il venait de comprendre qu'il ne fallait plus compter sur les machines.

Mais alors, qu'allait-il devenir ? Si cet état de choses se prolongeait, toute la civilisation allait s'écrouler. Pour Seita, c'était plus que la fin d'une ère, c'était vraiment la fin du monde, de son monde. Il se sentait comme un voyageur abandonné nu au milieu du désert. Qu'allait-il devenir, lui qui ne se déplaçait jamais que par le secours des moteurs, qui parcourait volontiers quelques
20 milliers de kilomètres dans sa journée, mais à qui cinq cent mètres paraissaient une distance terrifiante s'il s'agissait de la couvrir à pied ? Il n'avait jamais rien fait de ses mains. Il avait toujours eu, pour répondre à ses besoins, une armée de subordonnés et d'appareils perfectionnés. Leur service impeccable lui paraissait aussi naturel que le bon fonctionnement des organes de son corps. D'un seul coup, tout cela, autour de lui, disparaissait, l'amputait de mille membres, et le
25 laissait seul avec lui-même pour tout serviteur.